

2.21 - 25 ANS D'EXISTENCE

PETITE FRESQUE D'HIER, D'AUJOURD'HUI, ET DE DEMAIN

Il y a presque 30 ans, un grand projet a failli voir le jour, au pied de la cité lausannoise. Dans les historiques bâtitesses des anciens magasins de la ville, au cœur du quartier du Vallon, un espace de création pluridisciplinaire, un vivier d'artistes, un chantier culturel permanent a été rêvé, imaginé, puis abandonné. Les magasins de la culture n'ont pas vu le jour, mais certaines graines semées alors ont germé. Tout au fond de la vieille bâtisse, dans l'un des espaces laissés vacants, le local cadastré 2.21 a pris les couleurs d'une salle de théâtre: un pari lancé par les fondateurs du lieu et de tout jeunes comédiens amateurs, pour transformer les lieux, et jouer ensuite. Double défi réussi, joli rêve devenu réalité.

Le rêve a survécu. Il a grandi, rayonné. Les jeunes compagnies, jeunes metteurs en scène et jeunes auteurs ont trouvé un lieu qui leur ont fait confiance, dans lequel expérimenter était possible. Puis une deuxième salle s'est ouverte et a fait la part belle à tous les genres musicaux: chanson, jazz, rock, rap, hip-hop, classique, musique improvisée, musique contemporaine, opérette, comédie musicale – bon nombre d'artistes emblématiques de la scène romande sont passés par-là. Parallèlement, de nombreuses collaborations avec le milieu associatif sont nées, qui pour certaines sont devenues des rendez-vous réguliers prenant la forme d'événements, d'expositions ou de festivals. 25 ans et environ 700 spectacles plus tard, ce rêve, certes fragile, tient toujours debout. Fidèle à ses débuts, en ayant su préserver son éthique et son attachement à l'artisanat du spectacle, il est aujourd'hui une plate-forme pluridisciplinaire, tournée vers l'humain, défendant la création, l'audace, le partage des ressources et des compétences, et continue de croire que la collaboration et les rencontres sont les clés de la culture vivante.

Longtemps marqué par la salle de théâtre qui fut son premier écrin, il s'affranchit cette année de l'adjonction faite à son nom. Le théâtre 2.21 se réjouit d'être sobrement aujourd'hui le 2.21 pour fêter avec vous ses 25 ans ! Et afin de « marquer le coup », la saison 2018/2019 sera jalonnée par la publication de cinq tracts qui traiteront de thématiques chères au 2.21 et apporteront un regard sur ces 25 années d'existence.

AUTOUR DE ...

ABASIA

PAR NICOLAS YAZGI

Plongée dans le gouffre, passage par les enfers, mort symbolique – et parfois réelle – représentent des thèmes mythologiques universels. Sans eux, nous racontent les vieilles histoires, pas de transformation vitale ni de renaissance possibles.

Pourtant, le monde occidental refole en grande partie ces notions. Il fétichise l'individu, son développement personnel, son bien-être autocentré, le « risque zéro » et, surtout, une productivité constante. Peu d'espace pour les abîmes: il faut sourire, positiver, surmonter rapidement les difficultés, planifier, être fiable et efficace.

Quel horizon dès lors pour qui n'arrive pas à se défaire d'une douleur d'être chronique? 959687 ca-chets d'antidépresseurs? 4800 heures de thérapie? Existe-t-il d'autres chemins?

ABASIA
à-, a-
Préfixe exprimant la privation.
βασίς - basís
Action de marcher. Organe pour la marche. Ce sur quoi l'on se tient.

Selon des chiffres de l'observatoire suisse de la santé, chaque année environ 7% de la population souffre d'une dépression pour la première fois ou d'une récidive de la maladie. Le risque d'être atteint au moins une fois au cours de son existence est de l'ordre de 20%.

Au-delà de ces chiffres un peu impersonnels, une des raisons qui nous a rassemblés et motivés autour de ce thème est que nous (Frédéric, Julie & Ni-

colas = la Cie Pied de Biche) sommes entourés de proches atteints de dépression sérieuse. Le phénomène nous touche profondément, mais nous confère également un certain sentiment d'impuissance. Nous faisons ce que nous pouvons pour accompagner ces personnes dans nos univers respectifs, mais nous avons eu envie d'en faire plus et d'utiliser nos ressources collectives et professionnelles pour aborder le thème, le questionner et le sublimer artistiquement.

Interrogeant de manière sensible, poétique et ludique la construction contemporaine de l'étiquette « dépressif », la Cie propose ainsi le périple fantasmagorique d'un être humain dont la vie s'effondre. Celui-ci va progressivement (re)découvrir que les épreuves de vie et la souffrance mentale sont autant individuelles que collectives, tout comme le sont les espoirs de s'émanciper, ne serait-ce qu'un peu, du mal qui l'afflige.

L'ÉVADÉ PAR KARIM SLAMA

- Tu t'y mets?
- À quoi?
- À ton spectacle. Ce que tu sais faire, un solo avec des bruitsages et des musiques, quoi!
- J'aimerais. Mais pas des sketches. Je veux raconter une histoire.
- Tu vas causer alors?
- C'est le principe.
- J'aime surtout quand tu causes pas, en fait.
- Tu voudrais que je ponde un spectacle sans parler?
- Oui. Mais il pourrait y avoir d'autres voix, dont celle d'un narrateur.
- Et qui raconte quoi?
- Je sais pas.
- Merci, ça m'aide. Pourquoi mon personnage ne ferait que du mime?
- Il ne peut pas faire autrement.
- Parce qu'il s'ennuie?
- Et même beaucoup. Mais il faut savoir pourquoi. Il devrait être enfermé.
- Il est paralysé!
- C'est horrible!
- Ou plein d'espoir. T'imagines la force à avoir ? Les ressources à puiser? Ses capacités créatives? En fait, ce spectacle serait une ode à la vie au travers d'une lutte contre la séquestration.
- Je suis pas certain que de montrer un homme paralysé soit très réjouissant.
- On ne le montrera pas. Les spectateurs seront dans sa tête, verront et entendront comme lui.
- Et tu seras l'illustrateur de sa conscience.
- Une représentation de ce qu'il voit, entend, ressent, se souvient et invente.
- OK.
- OK.

Des témoignages précieux, comme celui de Dominique Bauby dans « Le Scaphandre et le Papillon », montrent que les victimes de ce qu'on appelle le « Locked-In Syndrome » portent pour la plupart, au terme d'un chemin tortueux, une formidable reconnaissance en la vie. Ce spectacle se veut être un hommage au courage, à la force et à l'espoir nécessaires pour accepter une existence enfermée dans un corps devenu prison, où l'esprit devient principale ressource de divertissement.

SKNAIL PAR BLAISE CAILLET

SKNAIL, projet musical d'electronica-jazz, présentera et verra son 3^{ème} album « Mutation » au 2.21 à Lausanne. Pour marquer le coup, les 2 concerts prévus les 5 et 6 octobre seront présentés sous forme d'une création multidisciplinaire. En effet, sera également présent sur scène avec les 8 musiciens, l'artiste turc Can Pekdemir qui a réalisé le artwork de ce dernier opus. Spécialement venu d'Istanbul pour l'occasion, il présentera ces visuels avant-gardistes sur les improvisations et les notes bleu foncé de Yannick Barman à la trompette, Stéphane Chapus au bandonéon et Philippe Einger à la clarinette basse. Porté par les voix de Billie Bird et Nya et sa poésie urbaine, ce jazz futuriste et organique reposera dans les bras de Guy-François Leuenberger au piano et Alain Dessagues à la contrebasse. Et enfin, à la direction du projet et au laptop, SKNAIL, Blaise Caillet à la ville, entraînera ces musiciens et le public dans un univers où l'electronica minimale « glitch » fusionnera avec la beauté des instruments acoustiques.

La démarche artistique de SKNAIL, en plus de d'ouvrir les portes à une nouvelle esthétique musicale et sonore mêlant le jazz à l'electro, se veut également rassembleuse. Rassembleuse de musiciens et d'artistes issus de milieux et d'influences très différents (jazz, classique, rap, folk, ...), mais qui, sous la bannière d'un même projet, se réunissent, mélangent leur style et apportent leur touche pour au final ne former qu'un seul et même son.

Un seul et même son qui est donc extrêmement heureux de pouvoir présenter ses « Mutations » musicales au 2.21, haut lieu de culture à Lausanne. 25 saisons de programmation éclectique, de prises de risque et d'ouverture d'esprit, ça se fête ! Il est indispensable que des lieux tels que le 2.21 subsistent afin de préserver une culture libre et indépendante, à l'écart des diktats économiques et des divertissements formatés. C'est donc avec une grande joie et beaucoup d'honneur que SKNAIL prend part à cette saison « jubilé » pour y présenter son nouveau projet et ajouter sa pierre à un édifice aussi solide et important que celui de la rue de l'industrie 10 à Lausanne.

LAUSANNE-IMPRO PAR ADRIEN KNECHT

Il y a 15 ans, quelques acteurs se rassemblaient dans la cave du Bleu Lézard pour poser les prémices du spectacle improvisé Casting. Quatre comédiens se plient aux demandes d'un réalisateur de film afin de chercher par l'improvisation la matière qui sera développée dans le « film » imaginé par ce dernier. 10 ans plus tard, la compagnie investit les planches du 2.21 et confronte son spectacle, déjà bien rôdé, aux regards enthousiastes et critiques de l'équipe qui les accueille. La collaboration s'étire sur 5 années et contribue à renouveler ce spectacle toujours mouvant et imprévisible qui érige l'inattendu et le spontané en valeurs cardinales. 15 ans déjà... comme le temps passe !

Mais le temps n'est pas à la nostalgie, plutôt à la célébration des richesses développées par la combinaison des imaginaires d'acteurs livrés aux aléas de l'instant présent. Des milliers d'images furtives et jamais répétées, qui hantent encore les murs et les têtes :

Un aigle qui plane majestueusement au-dessus du Colorado
De joyeux bouchers sanguinaires étripant sur des airs de be-bop
Un oiseau s'obstinant à employer les escaliers, par militantisme
Un prêtre qui danse, avec ou sans soutane
Des Cajuns errants
Une amoureuse qui aurait bien voulu faire taire cette autre à l'intérieur d'elle-même
L'adieu à cet ami mourant, bercé par le chant des cigales, en Provence
Le chef indien, posté devant l'entrée du bâtiment de l'ONU à New-York
Un vieillard qui tente par tous les moyens de mettre fin à ses jours
Un gang mafieux déchiré par une affaire d'héritage
Deux couples qui se remettent difficilement de leurs vacances communes
Un aller-retour en train qui change la vie
Un hôtel qui sert le petit déjeuner dans la salle du petit déjeuner
Une finale d'Ultimate
Au milieu du désert, une longue attente et un butin qui a disparu
Un banc, dans un parc, théâtre de tous les drames et les joies du quartier
La lourde tâche de repeupler une Terre dévastée par la folie des hommes (...)

Tant d'années consacrées à faire émerger ces histoires, ces scènes et ces personnages... Qu'est-ce qui pousse encore les acteurs à persister dans cet effort incessant à créer de l'éphémère ? Et les spectateurs à leur accorder de l'attention ?

Peut-être la recherche de cette sensation grisante d'affronter l'inconnu, sachant que tout peut s'effondrer, mais qu'on ne laissera pas faire. Ou cette joie de sentir l'intelligence collective émerger du groupe et sublimer l'individu. Ou encore cette sensation rassurante, dans une époque où le sentiment d'impuissance s'impose en force, que l'imaginaire peut tout et que sa puissance est infinie. Cette saison, nous célébrons: nos 15 ans d'existence, notre histoire commune de compagnie certes, mais aussi notre joie de vivre au présent sur la scène, et de partager avec les spectateurs des moments toujours uniques.

CH.AU EN BOUCHE

PAR AURÉLIE DE MORSIER

Pour sa 12^{ème} saison de brunchs musicaux, la compagnie CH.AU investit le territoire pétillant des papilles gustatives et vous invite à explorer les liens qui se tissent entre les goûts et les sons. Quel rapport entretient le cuisinier avec les aliments ou ses ingrédients de prédilection ? Ne pense-t-il pas son menu comme une partition ? Avec une entrée pianissimo, un plat principal plutôt adagio et pour terminer un expresso presto ... Quant au compositeur, entend-il la musique de sa prochaine oeuvre avec les crépitements et les chuintements du calamar qu'il vient de jeter dans l'huile de friture ? à moins qu'elle ne se révèle dans la découpe du steak tartare et l'énergie crue d'une guitare distordue ...

La Cie CH.AU vous propose de découvrir le violoncelle-homard, la chanteuse-fraise et leurs amis du frigo musical qui vous emmèneront dans un univers mitonné aux petits oignons : un brunch comme le délicat hors d'oeuvre d'une création scénique, *Outrageusement CH.AU en bouche*, qui sera réalisée en collaboration avec Anne-Cécile Moser et le restaurant de La Pomme de Pin et présentée à l'Oriental–Vevey du 13 au 17 février 2019.

D'S HEIDI UND SINE GIELE PAR HEIDI KIPFER

Je suis née dans un petit village vaudois, nous habitons une ferme bernoise, à la maison on parlait le bärndütsch, mon grand-père jouait au hornuss, les chants traditionnels suisses allemands agrémentaient les réunions de famille. À 6 ans, je rejoins l'école, la langue française s'impose.

À 14 ans, je n'aime pas mon prénom D's Heidi, je me fais appeler Eddie. À 15 ans, j'entends pour la première fois les chansons de Mani Matter. À 16 ans, je chante à tue-tête les *Oiseaux de passage* de Georges Brassens, à cheval dans les marais camarguais. Je déclare *La prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars :

(...) *Car mon adolescence était si ardente et si folle*
Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple
d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couche...

Vivre au galop, en révolte contre le vieux monde. J'ai la certitude de mourir à 40 ans !

En 1981, j'entre à l'école de théâtre: Kulturműhle, (Totales Theater Yolanda Rodio) à Lützelflüh dans l'Emmental, ma commune d'origine. Retour aux sources, ironie du sort ? En 1993, je rencontre Giovanna Marini, et par un curieux détour, le chant traditionnel italien me ramène à mes origines. Depuis, je flirte avec le bärndütsch quand l'occasion se présente. Mon drôle d'accent, l'emploi de mots désuets surprennent, amusent parfois ... Je parle la langue de mon grand-père.

D'S HEIDI UND SINE GIELE est un projet de La Cie Mezza Luna, compagnie lausannoise que j'ai initiée en 2004 avec le « Train du Sud », dont la prédilection est le tissage de textes et de musiques. La musique est indissociable des créations de la Cie.

Le désir est né de croiser les chansons de Mani Matter et de Georges Brassens, la rencontre improbable de deux troubadours libertaires et d'une profonde humanité. Ils ne se sont sans doute jamais rencontrés, il est peu probable que le grand Georges eut vent de l'admiration que lui portait Mani le bernois. Auteur compositeur interprète, juriste propret au service de la Ville de Berne le jour, l'homme se muait en auteur, compositeur et interprète libertaire la nuit. Amoureux des mots, le moustachu à la guitare savait mieux que quiconque suscurre de petites histoires douces, amères et souvent corrosives. Grand admirateur de Brassens, il compose ses propres chansons en dialecte bernois - intraduisibles jeux de mots et traits d'esprit. Brusquement enlèvé à la vie en 1972 à l'âge de 36 ans, il est encore aujourd'hui porté aux nues, inscrit au registre des traditions vivantes recensées par la Confédération.

Le projet de rapprocher, confronter ces deux littératures prend racine dans l'histoire personnelle d'Heidi Kipfer - Il s'agira simplement de l'aider à trouver le meilleur chemin pour réaliser cette aspiration.

L'aider à tricoter ces mots, ces langues et ces musiques pour trouver la dynamique du spectacle et par là d'en raconter le récit. Faire entendre avec facilité les trésors de ces deux univers apparemment éloignés et en même temps (et paradoxalement) apparemment proches, à travers les souvenirs et les goûts d'un femme chanteuse et comédienne. Sans oublier bien sûr les deux compères-musiciens, Bill Holden et Thomas Steiger, qui ne doivent pas être réduits à un rôle d'accompagnateurs mais bien être des acteurs de l'histoire.

Dominique Bourquin (metteuse en scène)

LA COMÉDIE MUSICALE IMPROVISÉE PAR LA CMI

Mais comment vous faites pour vous mettre d'accord sur l'histoire à vivre ? Et quand vous n'avez pas d'idées, vous avez peur du blanc total ? Allez, avouez: vous préparez les musiques à l'avance ?

Autant de questions qu'on nous pose parfois à l'issue des spectacles... comme autant de compliments ! Car si l'improvisation cache à ce point son jeu, c'est qu'elle nécessite une méticuleuse préparation: au contraire d'une création classique élaborée pendant 4-6 semaines de répétitions, la troupe de la Comédie Musicale Improvisée affine son spectacle toute l'année, au fil d'une quinzaine d'ateliers et d'un week-end estival. De quoi donner aux artistes des outils d'écoute, de créativité et d'écriture de chansons spontanées.

Jusqu'à la première scène, tout est possible: les odeurs du lieu, l'ambiance de la salle, tout est susceptible d'influencer la création; et la suggestion piochée dans le public est davantage une source d'inspiration qu'une « preuve » que tout est improvisé. Alors le seul « truc », s'il y en a un, c'est de tisser délicatement les premiers mots et les premières images du spectacle pour découvrir une oeuvre éphémère, exclusive, évanescente: tout devient signe, tout résonne, les idées s'entrechoquent dans nos têtes ... Jusqu'à proposer une version de l'instant présent, une histoire théâtre-musicale qui ne sera jamais rejouée.

La troupe de la Comédie Musicale Improvisée travaille en collectif depuis 2012 et a développé de nombreuses variations sur le spectacle original: une version en rue (notamment jouée à Paléo en 2015), une mouture à 3 artistes (la « Micromédie Musicale Improvisée ») et des collaborations enrichissantes (Eustache, l'AJAR) qui ont permis au spectacle de se renouveler et de parfaire ses outils. À chaque spectacle, l'histoire se réinvente en chansons improvisées, en musiques spontanées et en chorégraphies inédites.

SWANSONG

PAR QUENTIN MOURON ET ZOÉLINE TROLLIET

Ici, une tête tombe. Là, une nuque se brise. Ici, c'est une balle. Là, une seringue empoisonnée. La condamnation que l'on rend et le condamné que l'on exécute correspondent à deux moments spectaculaires, qui font la joie et l'horreur de ceux qui y assistent. Pourtant, entre le jugement et l'exécution se trouve un moment de suspension angoissée. Dans les fameux « couloirs de la mort », si insonorisés que pas un murmure, pas un sanglot ne s'en échappent, les condamnés écrivent. Leurs textes, recueillis par l'association Imates' Voices, qui s'engage à donner une voix par l'art aux prisonniers que l'on tait, parlent de l'angoisse de ce qui vient après, de la colère, de la tristesse, du néant, du paradis que l'on avait à portée de main – et que l'on a perdu.

Chantés par John Hasle et Yann Hunziker sur une composition de Sylvain Papotto, ces textes nous emmènent dans cet « anti-lieu », suspendu quelque part entre la vie et la mort, entre l'humain et l'inhumain.

Au moment où sont imprimées ces lignes, certains de ces hommes sont déjà morts, d'autres attendent toujours, silencieux. Sur scène, leur voix résonne une dernière fois. Inspirés de leurs mots, les dessins étranges et évocateurs d'Eloïse Trolliet transcrivent les méandres de leurs pensées.

Face à eux, froide, sévère, se tient la Loi (à laquelle Quentin Mouron prête sa plume et sa voix). Cette dernière est à son tour sommée de répondre, de se justifier. Ainsi, elle tue. Mais elle ne tue que parce que quelqu'un a tué. Elle emprisonne. Elle sépare. Elle anéantit. Dialogue sans issue, impossible – et dont l'impossibilité fonde le tragique – SWAN-SONG se veut spectacle total.

Par la présence de la Culture, témoin sensible et engagé (incarnée par la voix lyrique de Zoéline Trolliet sur des textes emblématiques du théâtre, de l'opéra ou de la religion), la pièce interroge notre rapport à la création en regard de cette condition humaine qui fait de nous tous des êtres voués à la mort.

Les condamnés, les artistes, la justice même, tous semblent pris d'une nécessité de créer, de donner forme. Jankélévitch est convoqué, lui qui écrivait que « c'est parce qu'il peut mourir que l'homme peut penser, souffrir, aimer et avant tout créer. » Il est des lieux désertés par l'espoir, désertés par l'amour; où la possibilité de s'exprimer par l'art permet de garder tendu le fil qui raccroche l'être à son humanité, de retrouver un sens au plus profond du néant.

BERNARDA PAR GIULIA BELET

BERNARDA est un spectacle né de la rencontre entre plusieurs désirs: l'amour d'un texte, la nécessité de s'approprier un espace de création et la valorisation des femmes dans le paysage théâtral suisse-romand.

« La Maison de Bernarda Alba » de Federico Garcia Lorca (1936) était révolutionnaire pour son temps. À cette époque-là, parler du désir féminin en Espagne, pays très catholique, a fait l'effet d'une bombe. Cette pièce a été sa dernière, car peu après son écriture, Lorca a été assassiné par les franquistes. Ses oeuvres seront d'ailleurs censurées jusqu'en 1953. Mais la pièce ne nous parle pas uniquement de désir charnel. L'auteur suggère que les protagonistes sont mues par quelque chose de beaucoup plus profond: le désir de s'extraire du poids des traditions et de disposer de leur vie comme bon leur semble. C'est par cet angle-ci que j'ai souhaité aborder la création. La nécessité de dire ces textes part de quelque chose qui est universel et qui reste pertinent en 2018: l'envie d'être « plus grand » ou en d'autres termes; la volonté de s'extraire des limites du carcan sociétal.

Vous n'assisterez pas à la représentation du texte entier, car j'ai fait le choix de l'adapter pour deux comédiennes. Et afin d'y ajouter des fulgurances, de l'humour et du rythme, j'ai entrecoupé mon adaptation de divers textes contemporains (Duras, Rahimi, Prévert...) et de morceaux de musique en lien avec les thématiques de l'enfermement, des traditions et du désir. Monter cet objet m'est apparu comme essentiel dans ma démarche d'artiste, car il questionne mon héritage méditerranéen ainsi que la place de la femme dans certains milieux. Mes grands-parents viennent d'un petit village sicilien où tous les faits et gestes sont scrutés, analysés et jugés en fonction de leur adéquation ou non avec la morale chrétienne.

À son adolescence, ma grand-mère a perdu sa soeur cadette et s'est retrouvée à devoir porter le deuil. Elle a dû s'habiller de noir, faire vache maigre et était interdite de sortie. Sa mère tenait sa maison d'une main de fer. Rien ne devait remuer. Les contraintes qu'a imposées mon arrière grand-mère aux femmes de sa famille lui avaient également été dictées par ses parents. À son tour, ma grand-mère a hérité de cette façon de penser et l'a transmise à sa fille, ma mère. Et ce, sans trop se poser de questions. Bien évidemment, au fur et à mesure des générations, les contraintes se sont édulcorées, mais je ne peux faire autrement que de me demander: que reste-t-il de ces coutumes dans ma façon de voir le monde ? En suis-je encore le vecteur ? Est-ce mon rôle que de tenter d'inverser la tendance ? Dans l'exercice de mon métier, suis-je complètement exempté de biais et mon genre me limite-t-il ? C'est au travers de la fiction et avec l'aide de Tamarra Fischer, Clémence Mermet et Timothée Giddey que nous avons tenté de proposer une réponse à ces interrogations. Elle prend la forme d'un « cri »,

celui du corps et de l'esprit qui se consomment dans un espace confiné. Quatre murs qui ne semblent pas être suffisamment robustes pour contenir la puissance de ces femmes et leur désir d'émancipation.

DÉJÀ VU PAR JPGOS

J'ai voulu d'abord profiter de l'espace mis à ma disposition dans la Gazette pour parler cuisine. Plus particulièrement des fameux spaghettis « Déjà-Vu ». J'avais trouvé que c'était une bonne idée.

Mais étant donné que cette recette est secrète, que de surcroît elle est inscrite à la SPR, en qu'en plus, sitôt mon projet connu, j'ai reçu des menaces anonymes, dont certaines me pas signées, j'ai donc dû, la mort dans l'âme, faire marche arrière.

Comme on s'en doute j'étais pas mal énérvé, j'ai pas fait gaffe et j'ai embouti un réverbère.

Je me suis dit alors que je pourrais livrer un scoop à la Gazette en annonçant le premier la sortie prochaine de notre parfum, le « DéjàVu n°5 », mais un coup de fil au laboratoire m'en a dissuadé. J'ai pas très bien compris ce qu'on me racontait, mais un type qui parle avec un masque à gaz, c'est jamais bon signe.

En désespoir de cause, il ne me restait plus qu'à me rabattre sur l'éternel bon vieux classique, à savoir: les conséquences de la Guerre de Trente Ans sur la contemporanéité de l'écriture – littéraire et/ou musicale – d'un spectacle comme, par exemple, **DéjàVu**.

Seulement, comme je le disais plus haut, c'est un bon vieux classique, et un bon vieux classique, par définition, est connu de tous. Alors à quoi bon s'étendre ? Si ce n'est pour la sieste ?

JE NE SUIS PAS LA FILLE DE NINA SIMONE PAR JÉRÔME RICHER

UNE NÉCESSITÉ
Il y a ce truc
Ouais, ce truc
Ce besoin
Cette nécessité
PARLER DE NINA SIMONE
Mais pas comme si on était dans un musée
Pas pour commémorer
Célébrer
Pas pour se dire
Putain ce qu'elle chante bien
T'entends c'te voix qu'elle a
Et la vie qu'elle a eu
Franchement la vie de merde qu'elle a eu
T'es pas d'accord avec moi ?
Non, ce truc j'te dis
Parler de quelqu'un d'bien vivant
Une de ces vigies dirait Julie
Une de ces vigies qui éclaire nos vies
C'est ça que je veux
Et puis creuser tout autour
Les rapports hommes-femmes
Toutes les inégalités
Le patriarcat
Ce gouffre, tu vois
Me déconstruire
Nous déconstruire
Mais ça bloque
Parce que j'm'dis
Merde, je peux pas écrire ce texte
Ce serait pas juste que je l'écrive
Ça bloque comme ça jusqu'au printemps 2016
Jusqu'à cette discussion avec Julie où je m'écrie
Mais c'est toi qui dois écrire ce texte
Il n'y a que toi pour écrire ce texte
Et elle qui me répond
Ok
Maintenant je peux dire à Julie mon idée pour cette histoire
Tu vois
Il y a cette femme et cet homme dans un hôtel d'Atlantic City
Cette femme dont la mère a connu Nina Simone quand elle vivait en Suisse
Cette femme qui revient sur les pas de Nina Simone pour mieux tracer son propre chemin

Au risque de laisser dans cet hôtel sa vie d'avant
Son mec et tout le reste
Et je rajoute
Surtout que l'homme ne dise rien
Qu'il ferme sa gueule
Maintenant je dois choisir la comédienne pour incarner cette femme
En réalité, pas besoin de choisir
Ça sera Olivia
Julie, l'autrice
Olivia, la comédienne
Moi, le metteur en scène
Travailler ensemble avec l'envie que certaines de nos discussions
De nos échanges
Nos questionnements
Se retrouvent dans le texte
JE NE SUIS PAS LA FILLE DE NINA SIMONE
Un corps vivant qui évolue
Se transforme
Un texte, objet de disputes
De batailles épiques
Pour trouver le mot juste
Le bon équilibre entre tout ce qui est dit
PARLER DE NINA, DE MOI, DE TOI, DE NOUS
Oui, de toi aussi
Parce que tout ça t'appartient
Cette histoire est aussi la tienne
Et si tu veux qu'on en parle, qu'on se dispute, parce que c'est important de se disputer, de pas être toujours d'accord, n'hésite pas
Probable que je suis dans le coin
Et si j'y suis pas, sûr qu'tu sauras où me trouver

COMME ON GLISSE

PAR GWENOLA TABIN ET LAURENT WAEBER

D'une chanson à une tempête, d'un rêve à un morceau instrumental, venez glisser avec nous jusqu'à en perdre l'équilibre, parfois. Au début, vous êtes sur un cheval insoumis et maldroit. Vous luttez. Vous vous débattez face à une tempête, jusqu'à vous échouer sur une plage. Et là, vous vous endormez. Instant de béatitude simple, mais quelqu'un veille, sans doute une divinité nocturne. Un oeil bienveillant. Le temps pour lui n'est qu'un support infini. Pourtant, de son côté, face à l'absence de fantaisie du programme en exécution, un clown rouspète. Qu'on rende la charge au poète !
Insomnie de chaleur à l'autre bout du monde. Une odeur de brebis rance enveloppe des idylles sous emprise, assujettissant l'infiniment grand comme l'infiniment petit. Et vous reprenez du zoom. Vertige. Dans votre tête il s'en passe, comme dirait la vieille Brigitte. Il s'en passe ici. Comme au théâtre, vient alors une succession de personnages contradictoires. Vos pensées sont prises en otage, vous vous réfugiez de nouveau dans le calme de la nuit. La suite se passe dans une petite chambre, un soir d'automne ou de début d'hiver. Sur les murs, au plafond, vous êtes happé par des projections lumineuses. Rêves. Vous rêvez mais sans dormir, surtout pas. Entre résignation et espoir, vous invoquez la nuit, symbole de repos et de retrait du monde, mais aussi du bouillonnement des forces créatrices dont dépend la beauté humaine. En attendant, il faut sortir, s'extraire, se distraire, se disperser, s'apaiser, s'égayer, se lâcher, boire, rire, rencontrer ce drôle de type, regretter et le payer. Alors, plus sobre et plus sombre, de nouveau sous emprise, mais du temps cette fois. Le temps qui s'accélère dans un espace en perpétuelle réduction. Alors fuyez un peu. Narcisse vous aidera. Mais finalement, face à l'absurdiste ambiante, on se défend plutôt bien ! Et on se laisse bercer par la musique, et on se laisse transbahuter par les mots, et on se laisse glisser d'un zoom à un autre, d'une chanson à une tempête, d'un rêve à un morceau instrumental, jusqu'à en perdre l'équilibre, parfois.

LA CUISINIÈRE D'IVAN A. PAR COLINE LADETTO

Ce spectacle est le troisième que j'ai la chance de présenter au 2.21. Après *Le Café des Voyageurs* et *Quelqu'un va venir* de Jon Fosse, je suis très heureuse de pouvoir fêter les 25 ans du 2.21 avec une nouvelle création, LA CUISINIÈRE D'IVAN A. Lorsque j'ai écrit cette pièce, je pensais qu'elle durerait 60 minutes. Mais les silences furent moins